

Bye-Bye Party La Commune 14-23

Déclarations du samedi 2 décembre 2023



Marie-José Malis

« Mes chers amis, je voulais simplement nous souhaiter ce soir une belle fête, une belle soirée. Nous l'avons bien méritée. Je crois que je n'ai plus de mots pour dire ce que nous désirons, avons désiré, voulu faire, fait... Il me semble que j'ai tellement parlé et maintenant, je me tiens comme en plein soleil dans un temps statique et radieux. Un moment unique de ma vie devant vous. C'est inexplicable cette joie que je ressens, elle est comme une enfance retrouvée. Et je me dis simplement que je la dois à quelque chose que je ne sais pas voir, quelque chose qui a eu lieu ici, d'accompli, alors que je m'en veux, moi, d'avoir si peu réussi à être à la hauteur. Mais petit à petit mes yeux aperçoivent le signe amical de la réalité et je commence à sentir que d'autres et même les choses parlent pour nous, parleront pour nous. Cette joie je la dois aussi au sentiment d'avoir gagné véritablement le temps de ma nouvelle solitude, celle où il ne s'agira plus que de compter que sur soi. Ce sur soi étant pour moi ce par qui ma vie existe, mes acteurs, mes techniciens, je les aime tant et je leur dois toutes les joies inexplicables de la vie, je leur dois d'être sous mes yeux sans arrêt l'humanité immortelle, et mes jeunes amis. Je suis heureuse de me retrouver plantée dans le théâtre à venir, et je crois que ma joie est d'avoir traversé l'angoisse, celle du dénuement nouveau. J'ai le sentiment que le théâtre qui naîtra sera fils du vide et donc tel qu'il doit être, une exception. J'étais trop faible pour céder, ai-je lu dans le dernier livre d'Alain, et pourvu que cela demeure ma devise !

Et 'ai aussi réglé, je crois la peine de quitter ceux qui ont constitué dans l'équipe une équipe. Elle était tendre cette peine, un souci et une affection, et plus que ça, une sorte d'amour pour eux, comme devant le tableau de gens qu'on aime voir être ce qu'ils sont, qu'on trouve insolites, véridiques, grands, sous un ciel de paix dans l'orage. Si je l'ai réglé, c'est que je crois en eux et il est bon qu'ils vivent. Mais je veux les remercier de tout mon cœur. Quelle grandeur honnête et franche, quelle dignité et solidarité il y a eu ici. Et quelle orientation ! je crois que nous avons tous aimé le théâtre, d'une manière très spéciale ici. D'une manière quasi souterraine, comme dans la mine, avec des yeux braqués sur le minerai qui scintille. Plongée en dimensions profondes et intimes. C'est ainsi que j'ai vu cette équipe chercher le théâtre au-delà de ces apparences.

Enfin, je nous souhaite une belle fête, une belle soirée, parce que nous en avons besoin. J'étais venue ici avec Fred persuadée d'une maladie dont nous voulions être les médecins avec d'autres. Maintenant, je ne parlerais plus de maladie. Le corps sain, je crois, a disparu. Et mon jugement est celui d'une grande sévérité devant le système théâtral. Je ne veux plus le soigner, sans doute par dépit de ne pas y être arrivée, mais aussi par changement de perspective. Je ne vois plus en effet qu'il puisse l'être et tout ceci était faux... Je veux seulement me rendre fidèle à une autre pensée, qui est que le théâtre lui existe au-delà de ces tourments et trahisons historiques. Mais je me sens aussi comme sur un promontoire, voyant arriver bien des destructions. Il nous faut donc beaucoup d'amitié, de douceur, de paix, il nous faut bien rire et nous humaniser encre et encore, parce que vient le moment de grands heurts, de grands choix et de solitudes réelles. Puissions-nous les unir. Ainsi la fête ce soir est réelle. Elle a cette qualité des vraies fêtes, où la douleur des pertes et des échecs, la prémonition des violences du réel, remettent le cœur à nu, à l'origine de la force, dans l'enfance. Je sens que nous avons besoin plus que jamais de notre enfance. Et souvenons-nous que pendant 10 ans nous l'avons été, des enfants rudes et incorruptibles, je crois, tirons fierté et joie d'avoir été si fous, si absolument amoureux, décents aussi et justes, et surtout dans le désir de vivre, ah vivre, nous l'avons voulu et essayé.

Merci de tout mon cœur d'avoir été là, d'être là. Ce fut le temps de ma vie le plus profondément réel. Et sans vous, il aurait été un danger, une abjection. Avec vous, il a été une métamorphose et peut-être, qui sait, je le sens ainsi, le commencement d'une vérité existentielle.

Je ne sais pas comment on donne son cœur par des mots. Mais je voudrais que vous compreniez que je voudrais beaucoup le faire. Ce qui est un grand problème non résolu : accepter qu'on n'y arrive jamais !

Voilà. Merci merci et merci. »

Le groupe T

« Lettre à Marie José Malis pour le grand départ

Chère Marie-Jo.

Nous, le Groupe T, nous voulons mettre dans cette lettre quelques mots qui reflètent peut-être mieux l'endroit où nous en sommes aujourd'hui, après ces trois années auprès de toi, dans cette maison, mais aussi l'admiration que nous te portons, et la gratitude dont nous sommes pleins : nous voulons nommer la capacité de ton désir à requinquer, à requérir, et à réaffirmer. Voilà ce qui nous semble l'expression la plus juste de l'hospitalité trouvée dans les murs de ta maison, de ton entièreté farouche qui est de celle des grandes entêtées, et de la radicalité sans compromission des minoritaires. Les trois sont liés.

Nous avons connu ton théâtre, tes pièces, ton travail, avant de te connaître toi. Un théâtre qui restera pour nous une grande leçon de radicalité en art, un théâtre nu, ouvert, frontal, et à jamais généreux, un théâtre qui ne se cache pas derrière les oripeaux de la mode, de l'actualité, ou des thèmes, un théâtre qui assume pleinement sa manière de réfléchir, de mettre le monde en mots et en images. Nous avons vu tous tes spectacles à la Commune, certains plusieurs fois, nous y avons emmené nos proches, nos familles, nos amis, et c'est au contact de tes acteurs et actrices, des lumières de tes spectacles, de leurs costumes, de leurs machineries, sur roulettes et de leurs musiques nées de nulle part, que nous avons rêvé notre propre théâtre.

Car nous avons connu la Commune d'abord et avant tout comme un théâtre où on venait voir l'art qu'on ne voyait pas ailleurs. Il y avait un esprit qui disait que tout était possible, un sentiment d'appartenance à une petite famille qui faisait les choses bizarrement, autrement, une irrévocable étrangeté qui nous ont fait aimer profondément ce lieu, comme un endroit où on venait alimenter la petite flamme, nourrir les exigences, bifurquer les idées reçues. Nous sommes, en tant qu'artistes, profondément redevables à ce geste de programmation.

Il y a trois ans, en découvrant notre travail au Collectif 12, notre première maison, tu nous as ouvert la porte de l'institution d'un grand coup de pied. Tu as dit, et ils n'ont pas été nombreux à dire : je le veux. Tu n'as pas tergiversé sur ton désir, et c'est la première leçon que tu nous as transmise. Tu as décrété que notre théâtre méritait d'exister et qu'il devait être vu, et ce faisant, tu nous as donné une nouvelle place dans le paysage théâtral contemporain. Grâce à toi, nous pouvons aujourd'hui défendre un petit lopin, et nous pouvons dire : cela a été, cela est, la légitimité n'est plus une conquête – il y en aura d'autres, pas celle-ci.

Nous partirons en juin en ayant le sentiment d'avoir habité ici, d'avoir aimé un lieu, son équipe, sa vie, d'en avoir été des membres à part entière, et d'y avoir existé artistiquement, profondément. Requinqués. Nous partirons le cœur gros, mais fiers d'avoir pu rejoindre et faire partie de l'aventure de la Commune que nous avons tant suivie pendant les premières années, en spectateurs et spectatrices avides de découvrir ces formes nouvelles, et en artistes façonnés par des gestes que l'on ne voyait nulle part ailleurs.

Requinqués, donc. Mais aussi : Réaffirmés : par ton incorruptible croyance dans le théâtre, par la foi que tu lui accordes, à ce vieillard poussiéreux, et dans laquelle nous nous reconnaissons profondément. Dans les moments de doute, et il y en a eu beaucoup, dans les grands vacillements, dans les vertiges houleux où tout est sens dessus dessous, où l'art échoue et où la production nous rabat de son grand clapet monstrueux, t'entendre parler, discuter ensemble, a réaffirmé un endroit de nécessité profonde. L'affirmation profonde d'un désir qui nous fait nous remettre en selle. Immédiatement. Tu nous fais sentir en responsabilité. Requis, donc.

Un jour, tu as eu ces mots :

« Vivre, ce n'est pas rien, et je crois maintenant qu'il nous faut avoir la décence d'y aller, en situation ».

Nous te les rendons aujourd'hui. Pour le grand départ. Et quoiqu'il arrive, nous t'accompagnons. »

Eddy D'Aranjo

« Je me souviens du jour où je suis venu ici, à la Commune, pour la première fois. J'ai vingt ans. C'est une des périodes les plus sombres de ma vie. Je traverse le deuil, la confusion, le grand chagrin de vivre. Quelques intuitions m'orientent néanmoins : que la puissance obscure du théâtre m'appelle, et que la sincérité peut être une forme de vie simple et bonne. Ce n'est pas grand-chose, mais ça me conduit là.

Il est neuf heures du matin. Marie-José me reçoit dans son bureau. On fume clopes sur clopes, elle me fait mourir de rire, me raconte - elle vient juste d'arriver - ce qu'elle désire : l'exception, l'égalité, le possible pas encore aperçu. Elle ne le sait pas, mais elle me sauve un peu la vie, ce qu'il y a de vivant dans la vie je veux dire. Elle me rend mon cœur. Et puis, tout de suite, elle me considère, m'invite à venir voir : les réunions, les discussions, les répétitions ensuite. Ah ! Hölderlin ! C'est simple, j'adore, je me sens bien. C'est hospitalier et mon chagrin devient une puissance, une vie pleine, une joie.

C'est la première chose dont je me souviens : la porte était ouverte. Il faut traiter chacun comme son égal et l'inviter chez soi. Premier enseignement : c'est d'abord cela un théâtre. Et c'est ce que j'ai trouvé ensuite si beau dans les Brigades, les pièces d'actualité, le travail de l'Ecole, le Laboratoire des acteurs nouveaux surtout. Ici on ne se promène que les bras ouverts. J'ai aimé profondément ces rencontres, ces soirées lunaires et modestes, le travail patient, fulgurant parfois, du théâtre à la rencontre de la vie.

Ce n'est que quelques mois, quelques années plus tard que je comprendrai que tout ce que je voyais ici était intempestif, inédit, anormal, sentimental. Pour moi, tout allait de soi. La poésie, la pensée qui insiste, le fait qu'il faille que tout change : ce n'était pas transgresser, pas une bataille, mais la vie vécue. Je ne voyais pas l'adversité, ni que dans d'autres théâtres on endort le désir à vouloir reproduire les hiérarchies et les fausses valeurs. Mais n'en parlons pas, de ceux-là. Parlons de ce qui a eu lieu.

J'ai cru ici, un moment, que le théâtre changerait tout à fait le monde, le reconfigurerait entièrement par la puissance des symboles neufs. Ça me donne envie de pleurer d'y avoir cru. Je ne le dirais plus comme ça. Mais je dirais : le théâtre doit être un lieu d'opposition. Sa vocation noire est d'être le négatif de l'époque. Le refus déterminé de la mauvaise vie et du rétrécissement de l'esprit. Et ici m'a été donnée ma force, mon viatique sur le chemin vers cette grande joie négative du théâtre.

Une Idée a été déposée ici. Elle part en voyage, doucement, mais elle ne disparaît pas.

Si j'écoute cette Idée, j'entends : que la vie sans exception n'est pas la vie, et que l'art a la charge de cette exception ; que l'égalité doit s'incarner dans des lieux et des organisations réelles ; qu'il n'y a pas d'exercice révolutionnaire sans épreuve de la contradiction ; qu'on peut échouer et réussir à la fois, et même qu'il le faut absolument ; surtout, que le possible existe, qu'il existe immensément, et que ce qui est nommé impossible l'est le plus souvent par paresse, conformisme, amour du désastre ; que ceux qui décrètent l'impossible le font le plus souvent par une intériorisation morbide, et un refus au fond du réel ; que le réel lui est grand, plus que ne se le représente notre imagination présente ; et qu'il existe des lieux pour la vie de l'esprit, c'est-à-dire pour la joie.

Et puis j'ajoute : nous fêtons le départ de Marie-José, mais j'ai surtout appris ici qu'une Idée ne vit jamais que dans un seul corps. Ce sont toutes celles et tous ceux à la Commune qui ont travaillé patiemment à la faire vivre, cette Idée, à qui je veux dire ma reconnaissance, mon admiration, mon amitié. J'ai tant aimé travailler ici, près de vous. Je vous adore. Vous avez allumé la lumière.

La Commune a été une Idée. Elle est devenue une vie vécue. Et puis la voilà qui redevient, à nouveau, une Idée - mais qui attend sa vie nouvelle, à venir. Métempsychose infinie du théâtre et de la révolution. La Commune vivra ! »

Mattei Moreno

« Je voudrais parler du Théâtre de La Commune, de Marie-José Malis, et de leur incidence dans ma vie. Je le fais aujourd'hui dans des circonstances difficiles, face auxquelles il faut que je me fasse un peu violence pour ne pas céder au lyrisme facile de la déploration. Car je dois ma première venue à la Commune à l'alliance qui existe depuis des années entre ce théâtre et le Lycée Lamartine (Paris, 75009), où j'ai été élève un an en CPGE littéraire. Au moment où je parle, cette hypokhâgne est en effet menacée de fermeture par le rectorat, et ce de manière imminente, dès la fin de l'année scolaire. Je prends donc la parole au moment exact où les forces de l'État travaillent à rendre impossible une rencontre comme celle que j'ai faite. Entre parenthèses, une pétition existe contre cette fermeture ; on peut la signer ici : <https://www.change.org/p/ces-petites-pr%C3%A9pas-qu-on-abat-contre-la-fragilisation-des-parcours-litt%C3%A9raires>

La première fois que je me suis rendu à la Commune, c'était en octobre 2015 pour voir Gala de Jérôme Bel. Je me rappelle avoir été décontenancé par la pièce, d'autant plus que j'étais arrivé en retard, le temps d'attacher mon vélo. Quand je suis entré, en retard donc, il y avait sur scène une petite fille qui faisait du moonwalk. Je n'ai d'abord pas compris pourquoi ou de quoi les spectateurs riaient. Puis, progressivement, j'ai été gagné par la pièce, comme le reste de la salle ce soir-là. Aujourd'hui, il me semble que j'assistais sans le savoir aux plus beaux derniers feux du théâtre post-dramatique, quand ce dernier se souciait de conjuguer la beauté à une exigence égalitaire.

Puis j'ai rencontré Maxime Kurvers, qui est venu trois jours à Lamartine animer un workshop. Il présentait au même moment à La Commune son spectacle Dictionnaire de la musique. Je ne crois pas attenter à l'importance de cette rencontre en disant aujourd'hui que je ne comprenais pas grand-chose, ni au spectacle, ni au workshop. Cela n'entamait d'ailleurs pas la sympathie que dégageait Maxime, ni le bon rapport qu'il avait créé avec notre classe, ni le plaisir que j'avais, à entendre parler, grâce à lui, pour la première fois, d'artistes auxquels j'ai ensuite voué de l'admiration : Castorf, Grüber, Straub-Huillet...

Le dernier jour de ce workshop, Maxime nous a montré un extrait de Pièces courtes 1-9, sa première pièce. Deux acteurs (un homme, une femme) pleuraient, sans raison apparente. Puis ils se ressaisissaient, nous regardaient un instant, et sortaient de scène. Je pense pouvoir dire que cette simple « pièce courte » a été événementielle. Elle a déterminé mon rapport au théâtre durant plusieurs années qui ont suivi, non d'ailleurs dans le but d'émuler la théâtralité de Maxime, mais seulement de la comprendre, dans l'espoir de percer ce qui m'émouvait dans la calme radicalité de son geste.

Puis, grâce à Maxime, j'ai rencontré Marie-Jo. Aux côtés de Baudouin Woehl, jeune dramaturge issu de l'école du TNS, j'ai été assistant-dramaturge pour elle. Marie-Jo nourrissait un projet de reviviscence du Théâtre Auto-Actif.

Un dramaturge, c'est quelqu'un qui donne des idées, et de qui on apprend des choses. Inutile de dire que c'est surtout moi qui ai beaucoup appris, et qui ai reçu beaucoup d'idées.

Lorsque que je rencontre Maxime, j'ai 18 ans. Et quand je rencontre Marie-Jo, j'en ai 22. Et je peux affirmer qu'ils ont été mon université. À 18 ans, après les cours, je rejoins Maxime au café ou en salle de répétition, pour qu'il me parle de La Mort d'Empédocle, de Hölderlin et Straub. Et pendant le confinement, nous faisons des visios avec Baudouin et Marie-Jo, pour parler de théâtre bolchevik, et envisager le théâtre de l'avenir.

Puis il me semble que j'ai rencontré Marie-Jo une deuxième fois, comme spectatrice-pédagogue. Grâce à elle, j'ai disposé à la Commune d'un espace de travail. Dans le droit fil de nos rendez-vous dramaturgiques, j'ai ouvert une Section de Théâtre Auto-Actif. Je l'imaginai comme une sorte d'atelier du théâtre futur. Et je dois dire aujourd'hui que c'est un espace qui me manque profondément.

Pendant un an, les acteurs ont adapté un poème dramatique que j'avais écrit, et qui s'appelait mystère du formidable chagrin. Dans ce projet, Marie-Jo était quelque chose comme ma spectatrice idéale. Au sens où si j'avais dû montrer la pièce à une seule personne, je l'aurais choisie elle.

Elle est venue à la dernière représentation, et je suis allé la retrouver pour recueillir son avis. Vous voyez peut-être venir la suite : elle m'a critiqué (d'abord en tête-à-tête dans le hall du théâtre, puis, devant témoins, au café du coin) Elle m'a critiqué à sa manière ; précise, clairvoyante, péremptoire. Moi qui suis têtue, j'ai répondu, et nous avons rompu quelques lances. Durant notre explication, il m'a semblé sentir la valeur de ce compagnonnage, et la chance

folle que j'avais, de ce débat avec une amie plus expérimentée, capable et désireuse de libérer l'avenir de ce qui le défigure. Nous parlions, et cela délivrait la pensée. Je percevais la précision avec laquelle ses critiques impitoyables ciblaient les obstacles qui empêchent tout artiste de se porter au-devant de lui-même, pour mieux faire un saut dans l'inconnu, sans faux-fuyant ni sauf-conduit.

Et je dirais même que j'ai rencontré Marie-Jo une troisième fois, avec la création des Géants de la Montagne. J'étais en observation de la création du spectacle, dans le cadre de mes recherches à la fac. Puis, peu à peu, avec ma camarade Lucie Ouchet, nous avons intégré l'équipe comme assistant-stagiaires, en nous dédiant à la prise de notes pour les acteurs.

Il est difficile de parler de l'effet profondément transformateur qu'a eu cette expérience sur moi. Mais je voudrais tout de même essayer d'en dire quelque chose.

D'abord, pendant les répétitions des Géants, il me semblait assister à la vérification en beauté des thèses de mon auteur fétiche, je veux dire Schiller. Schiller dit que l'agrément, la beauté, le beau esthétique, sont des puissances de transformation de l'humanité. Elles le sont parce que, grâce à elles, il est possible d'agréer à ce qui n'est pas soi :

- Ce qui ne l'est plus : l'humanité grecque, l'enfance perdue de l'homme, sensible à des harmonies que nous avons oubliées. « Ils sont ce que nous avons été, ils sont ce que nous devons un jour redevenir », dit Schiller.

-Ce qui ne l'est pas encore : l'humanité révolutionnée, capable d'une sensibilité élargie, qui a sur la scène du théâtre la chance de son pré-apparaître.

Quand, dans la vie, nous nous portons plus volontiers au-devant de ce que reconnaissons, il me semble que le théâtre est un bon moyen de transport vers ce que nous ne sommes pas. C'est pourquoi, comme Eddy l'a dit tout à l'heure, je crois, moi aussi, dans le sortilège négatif du théâtre. Le théâtre figure le négatif de l'humanité : les fantômes, l'enfance, les animaux, les mânes meurtries et effacée, les ratures humaines, les existences moindres. Toutes choses qui sont les organes subtils des acteurs, comme les membra disjecta dont se faire un nouveau corps. Tout ce que l'homme n'est pas (n'est plus) peut s'ajouter à lui, par concaténation, pour assouvir le suprême plaisir de devenir méconnaissable, autre chose que soi-même. Ce que le poète exprime en trois mots : « Veuille la métamorphose » (Rilke).

Assistant aux répétitions des Géants, je reconnaissais aussi ma propre foi dans le théâtre comme espace replié, en réserve, unique en son propre régime, en méditation sur sa séparation même. Une théâtralité non-soluble dans la vie quotidienne, n'ayant donc pas à s'en faire la servante, ni l'image. Un théâtre qui, s'il est une partie du monde, en est alors la partie récalcitrante, ou, dans les mots du philosophe, la « réponse par la forme et rien d'autre au cours du monde qui agit sur nous comme un pistolet sur la poitrine » (Adorno). Quand je regardais le théâtre autour de moi, il me semblait, à quelques exceptions près, que la beauté s'était durablement rassise. Or, elle m'apparaissait là, sous son jour le plus profond, c'est-à-dire voilée par l'épaisseur de ce qui en sépare notre vie –, à la manière d'une promesse intenable, et sur laquelle il ne nous faut pourtant rien céder.

J'étais heureux de constater que le théâtre auto-actif, auquel j'avais essayé de donner une sorte de nouvel acte de naissance, existait désormais dans Les Géants, ne serait-ce qu'à titre de hantise et de programme. Je repérais ce programme dans le face-à-face que la pièce de Pirandello organise entre le personnage d'Ilse et celui de Cotrone.

Ilse est une comédienne. Elle est atteinte d'un scepticisme que la pièce dément peu à peu, une scène après l'autre. Au fond, si Ilse est malade de tristesse, il s'agit d'une tristesse partagée, commune. Je dirais même qu'il s'agit de la tristesse des modernes –, la nôtre. Ilse a la tristesse invincible des enfants, le jour où ils s'aperçoivent pour le restant de leur vie que leurs parents sont décidément mortels et incapables de magie.

Tout contre la tristesse d'Ilse, la pièce comporte un personnage de magicien, le programmatique Cotrone. Cotrone fait de la magie ; non de la prestidigitation, mais de la vraie magie. Et il invite Ilse à une réforme de son art. Il la convie, et nous convie avec elle, à un nouveau théâtre pauvre, à une sorte de sonate des spectres ininterrompue, prélude à une vie réellement magique. Cotrone avance que le théâtre peut être autre chose que ce qu'il est si souvent : « une morale déguisée, ou un savoir embelli » (Brecht). Il peut être une extériorisation des rêves par ceux qui les font –, ou autrement dit le lieu unique où l'inconscient se présente et se montre, hors de portée des suspicions accablantes. Enfant de la nuit, hors d'atteinte de la raison vigilante et insomniaque, la matérialité du rêve

eut son lieu à la Commune, pendant les répétitions des Géants. Et ce théâtre a fait de moi le témoin d'une nouvelle enfance noire de l'art. Dans et contre une époque qui redécouvre les charmes du néo-naturalisme, j'ai vu s'ouvrir le champ inexploré d'un nouveau théâtre surnaturaliste, ayant foi en la matérialité propre du psychisme. J'ai vu, en répétition, l'inconscient prendre corps, suivant les lois d'une algèbre inconnue, pour faire de l'acteur le hiéroglyphe d'un autre monde. Sur cette voie négative, rien ne finit, rien ne passe, rien ne s'oppose, rien n'est oublié –, tout se démultiplie toujours en réalités nouvelles et insoupçonnées. Chacun porte en soi ces forces prodigieuses, qui demandent seulement pour naître au monde la scène de leur avoir-lieu.

Ici, si j'osais, il faudrait projeter ce film de Godard qui s'appelle Adieu au TNS. Godard y chante la complainte d'un homme qui s'exile du Théâtre National de Strasbourg.

Et voici l'un des couplets de cette complainte :

« Était-ce un peu trop déraison

De croire que dans ce lieu magique

Se puisse un jour de l'âme humaine

Percer le secret scientifique

Parce que vos mains sont dans la mienne. »

À la fin du film, Godard regarde la caméra et dit : « Adieu mes amis. » Et moi je vous dis simplement : « À suivre. » »

Matthieu Bareyre

« Chère Marie-José Malis, cher Frédéric Saccard,

Je repensais cette après-midi à toutes les fois que j'ai fait le trajet pour venir au théâtre de La Commune, en vélo ou dans le bus 170. Je songeais à ce que ce lieu représentait pour moi, et c'est alors que j'ai repensé à une phrase de Kafka :

« La littérature est assaut contre la frontière »

Mon sentiment au sujet de La Commune de Marie-José Malis et de Frédéric Saccard, de ce que j'en ai vu et vécu, c'est que c'est exactement ce vous avez fait ici, par tous les moyens possibles. Frontières artistiques bien sûr. Frontières culturelles

Frontières institutionnelles (surtout sans doute). Frontières humaines.

Il y avait sans doute bien des périls à s'aventurer ainsi dans de tels passages de limites.

Merci d'avoir pris ces risques avec nous, mais avant tout pour nous, c'est-à-dire à notre place. Et cela fait sans aucun doute partie de ce qu'il y a de plus remarquable dans ce que vous avez fait ici, c'est d'avoir donné l'assaut et pris des coups pour éviter aux jeunes que nous étions de les prendre, afin de nous laisser un peu de temps et d'espace pour nous essayer aux choses de l'art et du travail, dans une sérénité et une confiance devenue extrêmement rares aujourd'hui.

Une utopie était à l'œuvre ici, tous les jours, c'est une évidence.

Merci.

Matthieu

Marion Siéfert

« Marie-Jo, Fred, Et toute l'équipe

Alors voilà c'est un bon gros chapitre qui se termine. Pour moi, c'était le début de ma vie d'artiste en France puisque j'ai joué tous mes spectacles quasiment pour la première fois chez vous. C'est vous qui m'avez ouvert les portes du théâtre, alors merci infiniment pour cette hospitalité.

Je crois d'ailleurs que c'est le mot qui vous caractérise et qui a caractérisé tout ce que vous avez créé et mis en œuvre dans et autour de ce théâtre depuis que vous y êtes. Une envie très généreuse d'ouvrir les portes et de créer les conditions pour que chacun.e, quel qu'il soit, puisse sentir qu'il peut faire partie du théâtre et de cette aventure.

J'ai plusieurs souvenirs qui me restent gravés en mémoire, pendant lesquels je me suis dit : le théâtre est capable de ça.

Il y a eu cette fois où j'avais accepté d'aider Monika Gintersdorfer à rencontrer des réfugiés soudanais Porte de La Chapelle, quand elle créait « étirer identités » avec Napuli Paul. Le jour de la représentation, nous avons fixé un rdv avec des bénévoles du collectif La Chapelle Debout et nous étions partis à pied au théâtre pour assister à la représentation. Il y avait une trentaine d'exilés, on avait réussi à organiser une traduction simultanée sur le moment et le spectacle s'était terminé par une longue discussion dans le bar, avec thé et gâteaux offerts.

Il y a eu, pour moi, la création de « DU SALE ! ». Je sais que je ne me serais jamais lancée dans une telle pièce sans la folie qui était la vôtre.

Les ateliers avec le laboratoire des acteurs nouveaux, pendant lesquels j'ai découvert les limites de mon langage et le début de quelque chose d'autre. Un théâtre à venir, où on apprend profondément les uns des autres.

Et puis, la joie de créer Güven ensemble.

Pendant toutes ces années, j'ai eu le sentiment très profond et très rare de chercher à vos côtés, avec la même sincérité, en faisant des erreurs bien sûr, mais en apprenant beaucoup. Je me suis cassée la gueule à quelques reprises mais j'ai fait mes vrais premiers pas dans ce théâtre alors, merci de m'avoir encouragée à marcher !

Et je sais que ce compagnonnage ne s'arrête pas avec la fin de votre mandat à la Commune. Alors, à très bientôt et le meilleur pour vous pour tout ce qui s'ouvre à vous. »

Maxime Kurvers

FILM

Olivier Coulon-Jablonka

« C'est d'abord ton courage en tant que directrice que je veux saluer. Je sais qu'il t'a valu quelques tracas. Dans les temps où nous vivons, je dirais que c'est l'étincelle dont nous avons besoin. Car l'intelligence n'est rien sans le courage.

Je voudrais évoquer avec toi le souvenir de la pièce d'actualité n°3.

Je ne sais pas si tu te souviens de notre première réunion de travail. Avec Camille et Barbara nous venions de rencontrer le collectif de sans papier du 81 av Victor Hugo. Il était clair pour nous qu'il n'était pas possible de demander à des acteurs de prendre en charge la parole des sans papiers. Cela aurait été d'une certaine façon obscène. Il fallait que ce soit eux, qui viennent sur le plateau, en tant que collectif, raconter de quoi était faite leur existence dénuée de droits.

Il le fallait, pour la simple raison qu'ils n'avaient pas le droit d'être là. C'était ça le moteur du projet. Il fallait que le théâtre, en les mettant en pleine lumière, leur rende une existence politique, eux qui passaient leur temps à se cacher. Mais pour cela il fallait aussi que le théâtre prenne des risques.

Comment déclarer des comédiens sans papiers ? S'il leur faisait des contrats, le théâtre se mettait dans l'illégalité - Car il aurait été difficile de prétexter que l'administration ne connaissait pas leur situation, étant donné qu'ils en témoignaient dans la pièce documentaire. D'un autre côté, si le théâtre ne leur faisait pas de contrats, il entrait en contradiction avec le droit du travail et se mettait de toute façon hors la loi.

C'est donc avec ces questions qu'on est venu te voir. Avec ces questions et 80 sans papiers sur les bras.

De nombreux directeurs auraient sans doute essayé de nous dissuader, ils auraient tout simplement refusé de se lancer dans cette aventure. Devant tant de difficultés, ils auraient renoncé. Après tout, le théâtre risquait une fermeture administrative.

Tu nous as écouté et puis tu as simplement dit : je ne sais pas comment on va faire, mais on va le faire, on trouvera des solutions.

La suite vous la connaissez : La tournée à Avignon, la régularisation d'une partie du collectif. Rien aurait été possible sans ce courage que tu as eu. Je voulais donc te remercier. Car cette aventure a été une aventure absolument incroyable et fondatrice qui nous a lié à ce théâtre et à ce territoire. Merci de nous avoir fait confiance et d'avoir jetée toutes tes forces dans cette bataille.

Pour nous les artistes, c'est quelque chose de très précieux ce courage des directeurs ou directrices, qui sont en première ligne dans les discussions avec les tutelles et les politiques. Et je te suis extrêmement reconnaissant pour ce que tu as fait. Ton courage va nous manquer. Aujourd'hui, alors que la peur se répand à tous les échelons de la société, comment continuer à défendre ces espaces de liberté dans l'art ?

Mais parce que tu nous as aussi appris à ne jamais désespérer, à chercher à voir quelles étaient les lumières dans l'obscurité, et dans le plus grand danger à trouver ce qui sauve, je voulais terminer ma déclaration sur cette citation de Kropotkine.

« Le courage, le dévouement, l'esprit de sacrifice, sont aussi contagieux que la poltronnerie, la soumission et la panique ». »

Emilie Hériveau et Maxime Chazalet

« Chère Marie-Jo, cher Frédéric,

Nous tenons à vous remercier pour l'amitié et la confiance que vous nous avez témoigné,

- depuis notre rencontre à La Vignette, à Montpellier, en 2006 et 2007....

Te rencontrer alors Marie-Jo a été une forme d'événement - un énergumène pareil, assurément, ça ne se croise pas à tous les coins de rue !

Et à travers toi ce n'était pas rien de rencontrer la pensée d'Alain Badiou, et d'ouvrir des questions telles que - "que faire ? Et comment ?" théâtralement, sensiblement, pour penser, se rapporter au monde.

- depuis l'aventure d'Hypérion et l'arrivée dans ces murs...

Votre nomination à Aubervilliers a sonné comme une promesse !

Et évidemment, on a eu envie de vous suivre, d'en être. Nous nous sentions aimantées artistiquement et politiquement, et avions l'intuition que quelque chose de fort et de rare allait se jouer ici... On ne savait pas vraiment quoi, mais on avait envie de voir ce que - appuyé par l'amour du théâtre et l'inconditionnelle amitié de Fred - la puissance de ton désir, ta sagacité et ton enthousiasme, Marie-Jo, pouvait faire lever sur un territoire comme Aubervilliers...

Et au cours de ces dix années, nous avons été heureuses et fières d'accompagner ce projet à notre manière :

depuis les Brigades jusqu'aujourd'hui, contribuant à la création de l'École des Actes, fondant le Laboratoire pour des Acteurs Nouveaux, et participant à la naissance du Studio des actrices.

Une constellation en quelque sorte... Autant de satellites en orbite serrée, osant parfois des trajectoires elliptiques, plus libres, mais toujours aimantés par ce projet - défendre un théâtre exigeant, cherchant des formes qui invitent à penser l'époque, avec le plus grand nombre, en tâchant de compter tout le monde...

Ce fut une stimulation constante : artistique, intellectuelle et politique. Ce furent d'insolites rencontres et de grandes amitiés...

Ce furent des inventions dont on n'avait pas le mode d'emploi ! Un petit stress garanti, mais la beauté de l'imprévisible !

Ce que ce lieu a été pendant dix ans nous a permis de ne pas désespérer du théâtre et de ne pas céder sur nos aspirations en inventant nos chemins propres.

Merci pour la force de ton désir Marie-Jo, qui par moment arrive à pousser les murs et à faire de la place - pas toujours - car les murs du réel sont parfois bien épais, mais du moins toujours dans les idées et dans le cœur.

« Toute chose advient par désir, et toute chose s'achève dans la paix. J'en dirais plus une autre fois ». »

Le studio des actrices

« Bonsoir Madame Marie-José Malis, et toute l'équipe de feu Notre Commune,

C'est nous le Studio des Actrices, Camille, Maxime, Emilie, Agathe, Marion, Christine, et Emilie, et naguère Marie, Pauline, Virginie, Hugo, Paul et Julien. Ce soir nous avons à cœur de vous dire notre émerveillement devant ce qui a constitué l'inouï de votre accompagnement !

Pendant cinq ans vous avez abrité et soutenu financièrement un groupe de recherche d'acteurs et d'actrices sans vérifier que nous ne faisons pas que des échauffements interminables à la salle des 4 chemins, sans exiger de nous une quelconque visibilité, en nous accordant une totale confiance sur l'empirisme de notre recherche et le temps qu'elle nécessitait.

Vous avez fait confiance à un groupe qui ne se connaissait ni d'Eve ni d'Adam, dont la plupart des acteurs et actrices étaient des quidams inconnus du grand public, et qui grâce au temps long a pu se constituer en réelle équipe, qui va continuer à chercher au-delà des murs du CDN de la Commune, dans le rude monde, rude mais vaste monde.

Marie-Jo, tu nous as accompagnées en tant que directrice mais aussi en tant que metteur en scène, nous encourageant en 2017 à Nancy, puis en 2018 ici-même à délier nos langues d'acteurs et d'actrices sur nos désirs théâtraux les plus éperdus et à affirmer notre propre pensée de l'intérieur de notre métier. Nous te savons gré de ton exigence sans repos comme de ta fidèle amitié ! Tu as tellement épousé notre recherche sur l'enfance lors de ta venue en mars dernier que tu nous as proposé avec tout le sérieux dont tu es capable un protocole éminemment dramatique, celui des chatouilles, qui consiste simplement à... chatouiller son partenaire jusqu'à satiété ! Que tu sois remerciée pour ce grand apport !

Bref, la générosité de ta pensée, ton goût du pari et de l'audace, sont pour nous de précieuses et indélébiles lucioles. Le Studio, comme le Labo, sont des espaces où le collectif est au travail : ce qui fait groupe, autour de quoi s'organiser, construire avec celles et ceux qui sont là, se remettre toujours en mouvement... Ton énergie génératrice et désirante, permet que des idées, des projets apparaissent, qui existent ensuite seuls, en autonomie, mais sous la responsabilité de celles et ceux qui l'inventent chemin faisant, et qui les façonnent selon leurs propres nécessités et dans le réel de l'expérience. C'est un signe heureux que ce qui s'est construit ici continuera d'exister en dehors d'ici, que cela s'émancipe et active des désirs singuliers.

Pour finir, Marie-José, nous te souhaitons les meilleurs vents et les forces les plus vives pour élancer ton théâtre à travers la séquence qui vient,

Nous t'embrassons avec gratitude et affection, ainsi que toute l'équipe,

A toutes et tous, merci merci merci, trois fois merci pour tout !

Vive le théâtre et l'amitié ! »

« La création de l'Ecole des Actes a été le résultat du travail des brigades de la Commune initiées par Marie-José Malis après son arrivée à la direction de ce théâtre. Ah, les mythiques brigades du théâtre de la Commune ! Elles eurent lieu il y a déjà bien des années et je ne sais si en parlant d'elles je serai vraiment fidèle à ce qu'elles furent... réunissant un nombre non négligeable d'acteurs, d'actrices et de metteurs en scène, quelques intellectuels et des jeunes gens de théâtre ou non, pris dans de grandes discussions sur ce que devait devenir de nouveau le théâtre de la Commune et l'art théâtral qui s'y ferait dans la conjoncture actuelle, longues et profondes discussions s'enfonçant parfois quelque peu dans des sables mouvants, heureusement réveillées par de salutaires empoignades. Travail non négligeable dans ce qu'a été la préparation de la création de l'Ecole, puisque certains, comme moi-même, ce sont vus à la fin signifier que si nous étions si virulent et critique à l'égard de la situation actuelle, de l'Etat et du théâtre lui-même comme institution de l'Etat, au point d'aller jusqu'à prendre au sérieux des énoncés de la jeunesse pauvre tels que 'la France, c'est mort', alors peut-être n'avions-nous pas notre place ici et ferait-on bien nous-même de quitter la France.

La création de l'Ecole des Actes, ça a été je crois la création de ceux qui effectivement savaient qu'ils n'avaient pas vraiment leur place dans ce pays, dans ce monde, que tout dans cette situation n'était que négation du désir de vivre, de penser, d'agir, de créer, mais qui étaient aussi, bien décidés, contre vents et marées, à rester ici, et à nous y fixer fermement par la création d'un lieu qui nous permettrait de dire hautement notre façon de penser, mais aussi d'abord d'y réunir les conditions d'une pensée juste et d'un engagement un tant soit peu conséquent.

Au passage, je dois rendre cette justice à Marie-José Malis que c'est elle qui, à l'issue d'une année 2015 tristement marquée par les meurtres de masse de janvier et de novembre, alors que nous faisons le constat qu'au lieu de parler abstraitement de terrorisme comme tout le monde, nous ferions mieux de nous rendre compte de ce que ces meurtres portaient avec eux de symptôme de grave séparation entre les différentes jeunesse qui composent ce pays, c'est elle (avec Judith Balso) qui a précipité les choses en déclarant qu'il fallait créer une école, une école des actes. Cette proposition et les choses qui s'en sont suivies ont été pour moi dans un premier temps un peu comme une claque, car sans doute j'étais encore à ce moment trop enfoncé dans ma négativité enragée. C'est une très curieuse période qui s'est ouverte à ce moment, les énergies multiples qui se sont alors réunies dans l'effervescence de la création de l'école, les rencontres de toutes sortes devant les foyers ouvriers, dans les jardins publics et ailleurs, pour demander à ceux que nous rencontrions ce dont ils avaient besoin, ce qu'ils voulaient qu'on fasse dans cette Ecole. Nous avons dès le commencement pris comme principe de toujours partir des besoins des gens et en priorité de tous ceux dont on sait très bien qu'ils ne sont comptés pour rien dans le monde tel qu'il est. Ça a été des rencontres extraordinaires qui ont permis à l'école de trouver rapidement la vraie mesure de son existence, et la mesure de la radicalité qu'elle devait tenir et dont je m'honore de pouvoir dire qu'elle la tient toujours aujourd'hui. Au fond, toute cette période de création à proprement parler de l'Ecole qui, comme toute période de création, je crois, prend dans le souvenir de ceux qui l'ont vécu une dimension à juste titre un peu mythique, s'est en gros achevée par la chose la plus étrange qui soit, au point que je me demande aujourd'hui si je ne l'ai pas rêvé, qui est que très rapidement, l'Ecole à peine installée s'est retrouvé à travailler... dans une pièce de théâtre de Marie-José Malis ! La pièce Institutions, bien sûr, « jouée » - si je puis m'exprimer ainsi - dans la grande salle du théâtre de la Commune, afin de proposer à tous l'existence de cette Ecole comme embryon des institutions populaires et non étatiques à construire et faire exister aujourd'hui. Je me demande encore aujourd'hui ce que les spectateurs de cette pièce pouvaient bien penser en assistant à ces cours de français quelque peu anarchiques, et surtout à ces Assemblées dans lesquelles nous n'hésitions pas à mettre publiquement en cause les lois de l'Etat, à faire valoir d'autres lois que nous appelions les lois de la vie des gens, qu'il s'agissait de clarifier à travers de minutieuses discussions collectives, et dans lesquelles nous déblatérions également de la signification politique pour nous encore vivante de la Révolution française, pendant qu'un vieil ami ouvrier, Coulibaly, présentait à leurs oreilles médusées notre grand projet de foyer de type nouveau qui, s'il se réalise un jour, sera une véritable révolution dans le logement social.

Je ne vais évidemment pas revenir sur tout ce qu'a fait l'Ecole, d'abord parce que je n'en ai pas le temps, et puis parce que ceux qui aiment l'Ecole savent ici très bien ce que nous y faisons. Ce que je soutiendrai aujourd'hui est que la force de l'Ecole tient pour part à une dimension paradoxale de son être. Je crois qu'on peut présenter cette dimension de paradoxe de plusieurs façons. Une façon élémentaire de la nommer, c'est que les brigades dont je

parlais ont d'une certaine façon accouchée d'une souris organisationnelle qui s'est révélée être un véritable éléphant dans sa capacité d'initiative multiple et multiforme et dans sa capacité à investiguer en profondeur de nombreuses questions essentielles de la vie collective. D'ailleurs, j'ai appris récemment qu'en un peu plus de 5 ans d'existence, l'Ecole a accueilli plus 1500 participants inscrits, ce qui est à soi seul très parlant, car considérable au vu du petit espace et de la petite administration dont nous disposons. Mais cette dimension paradoxale naît surtout pour moi de ce que, parce que nous avons créé un lieu réunissant un tas de gens d'identité extraordinairement différentes, parce que parmi eux se trouvent centralement les gens qui vivent les situations les plus difficiles à vivre au monde aujourd'hui, parce que les discussions que nous y tenons tous ensemble vont directement et se tiennent aux choses essentielles, c'est-à-dire au réel de la vie des gens, tout cela a fait de l'Ecole un véritable abri soustrait à la violence absolument vaine qui caractérise les débats d'opinion du moment, je veux dire une espèce de havre de paix dans lequel on peut enfin discuter de choses sérieuses sans se laisser embarquer dans la brutalité inconsistante qui caractérise les modalités actuelles de la circulation des opinions dans l'espace public. Et je crois que c'est comme ça parce que travailler de cette façon, c'est ce qui permet aujourd'hui de renouer la parole de chacun aux actes qu'elle engage, ou encore c'est ce qui permet de renouer la pensée à la fois individuelle et collective à la responsabilité que cette pensée engage de façon à la fois directe et indélébile. Havre de paix, donc, non parce qu'illusoirement séparé du monde, mais tout au contraire parce que travaillant au cœur même des choses et des questions les plus difficiles, les plus redoutables.

Et je crois qu'au fond, tous ceux qui comme moi-même, ont été un peu durablement engagés dans les travaux de l'Ecole, les plus jeunes comme les plus âgés, les volontaires comme les participants, avons eu au moment de sa création et/ou avons aujourd'hui plus que jamais besoin d'un lieu donnant une forme d'abri amical pour tous ceux qui sont prêts à reconnaître leur propre besoin d'avoir recours à cette médiation et configuration collective-là pour faire le point, étudier, rencontrer, enquêter, chercher quoi ? Chercher comment, dans ce monde, faire droit aux exigences tout à la fois élémentaires, mais aussi infinies, de son propre désir et du désir de chacun d'exister, de penser, de travailler, d'agir, bref, de vivre à hauteur d'humanité.

Pour tout cela je veux dire un grand merci d'abord au théâtre de la Commune d'avoir été un soutien institutionnel indéfectible de cette initiative, un soutien de ce qui aura été le premier grand période d'existence de l'Ecole des Actes.

Et un immense merci, donc, à Marie-José Malis ; mais, en l'occurrence, ce merci n'est pas un au revoir, c'est une transition vers la suite de nos aventures. »